

Études littéraires africaines

De l'intermédiaire colonial au mémorialiste postcolonial. Les fonctions du déplacement géographique dans les mémoires d'Amadou Hampâté Bâ

Claire Ducournau



Numéro 36, 2013

Littératures et migrations transafricaines

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026333ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026333ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ducournau, C. (2013). De l'intermédiaire colonial au mémorialiste postcolonial. Les fonctions du déplacement géographique dans les mémoires d'Amadou Hampâté Bâ. *Études littéraires africaines*, (36), 33–45.
<https://doi.org/10.7202/1026333ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

DE L'INTERMÉDIAIRE COLONIAL AU MÉMORIALISTE POSTCOLONIAL. LES FONCTIONS DU DÉPLACEMENT GÉOGRAPHIQUE DANS LES MÉMOIRES D'AMADOU HAMPÂTÉ BÂ

On voyage beaucoup, sur les routes ou les fleuves d'Afrique de l'Ouest, dans les mémoires d'Amadou Hampâté Bâ. Si ce motif récurrent a son origine dans le nomadisme effectif, et historiquement situé, du jeune héros et de ses ancêtres, il n'en est pas moins stylisé : il fait l'objet d'un véritable travail d'écriture, digne d'attention en tant que tel. Dépasser l'interprétation documentaire, avant tout référentielle, qui a longtemps prévalu concernant les écritures africaines de soi¹, impose en ce sens de restituer, au plus près de ce texte, la place formelle et les enjeux du déplacement géographique, étroitement lié au cheminement biographique du héros. Ce constat est d'autant plus justifié dans le cas d'Hampâté Bâ. La portée scientifique ainsi que le caractère multiforme et inclassable de son œuvre ont en effet longtemps suscité une certaine paralysie de la critique littéraire face à elle, comme l'ont constaté Robert Jouanny² ou Ralph Austen³.

Hampâté Bâ tire en effet d'abord sa légitimité d'écrivain de son érudition ethnographique et historique, de sa collaboration scientifique avec des savants européens, de sa stature personnelle de grand diplomate traditionaliste à l'UNESCO ou de porte-parole de la culture peule. Ce n'est que tardivement, à presque soixante-dix ans, qu'il se met à l'écriture en français – alors qu'il est déjà l'auteur d'une abondante œuvre poétique et épique, encore largement inédite, dans sa langue maternelle, le *pular*⁴. Afin d'honorer la promesse qu'il avait faite à un interprète colonial de raconter un jour

¹ Voir sur ce point AZARIAN (Viviane), « L'«irréel du passé» comme relief fictionnel dans les écritures de soi africaines. L'exemple d'Amadou Hampâté Bâ, Fily Dabo Sissoko et Birago Diop », *Études littéraires africaines*, n°26 (*Fictions / Documents*), 2008, p. 52-60.

² JOUANNY (Robert), dir., *Lectures de l'œuvre d'Hampâté Bâ*. Paris : L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 1992, 99 p.

³ AUSTEN (Ralph), « From a Colonial to a Postcolonial African Voice : *Amkoullé, l'enfant peul* », *Research in African Literatures*, vol. 31, n°3, 2000, p. 13.

⁴ SEYDOU (Christiane), « Amadou Hampâté Bâ, écrivain peul », dans TOURÉ (Amadou) et MARIKO (N'Tji Idriss), dir., *Amadou Hampâté Bâ, homme de science et de sagesse. Mélanges pour le centième anniversaire de la naissance d'Hampâté Bâ*. Bamako : Nouvelles éditions maliennes ; Paris : Khartala, coll. Tradition orale, 2005, 350 p. ; p. 69-78.

son histoire, il publie son unique roman, *L'Étrange destin de Wangrin*, en 1973. L'idée se répand alors que le portrait fait de Wangrin dans ce roman serait le sien, y compris au sein de la critique. C'est en partie pour démentir cette rumeur que l'auteur commence, peu après, dans un contexte de renouveau, en France, du genre (auto)biographique, à rédiger ses mémoires. Son écriture évolue selon les conseils de son entourage, puisqu'il quitte sa réserve initiale en acceptant progressivement de s'impliquer, avec ses sentiments et réactions, dans le récit. Le volume important du manuscrit impose ensuite une édition en plusieurs tomes : celle-ci n'a lieu qu'après la mort de l'auteur en mai 1991. *Amkoulel l'enfant peul*⁵, généalogie familiale et roman de formation paru quelques mois plus tard, revient sur l'histoire de la prestigieuse ascendance peule d'Hampâté Bâ, bien avant la conquête coloniale, et s'étend jusqu'à sa jeunesse et son éducation à la fois coloniale et musulmane. *Oui, mon commandant !*⁶, publié trois ans plus tard, relate sa carrière d'administrateur au service de la France, de son premier poste en 1921 jusqu'en 1933. Un troisième tome, non publié à ce jour, prend pour objet la période suivante⁷.

Le présent article s'interroge sur les différentes fonctions du déplacement spatial dans ce récit de soi, qui voit un enfant issu de la noblesse peule traditionnelle devenir un membre de l'administration coloniale, puis un écrivain ayant fait le choix de la langue française. L'hypothèse suivie est que ce motif, qui structure la narration d'un itinéraire individuel, la lie étroitement à un cadre historique collectif marqué par le passage d'un ordre précolonial à une société postcoloniale. Le genre des mémoires en est conjointement réinvesti et subverti : les péripéties vécues par un personnage principal toujours en mouvement s'inscrivent à la croisée du roman de formation, du récit picaresque et du genre autobiographique, mis cependant au service de la transmission d'un double héritage, spirituel et culturel.

La démonstration procédera en trois temps. La mobilité physique du jeune héros illustre d'abord son statut d'intermédiaire, oscillant

⁵ Bâ (A.H.), *Amkoulel, l'enfant peul* [1991]. Préf. de Théodore Monod. Lecture d'Alain Gheerbrant. Arles : Actes Sud ; Bruxelles : Labor ; Lausanne : L'Aire, coll. Babel, n°50, 1992, 534 p. Les renvois à cette édition se feront désormais au moyen de l'abréviation *AEP*.

⁶ Bâ (A.H.), *Oui, mon commandant !* [1994]. Postface par Hélène Heckmann. Arles : Actes Sud ; Bruxelles : Labor ; Lausanne : L'Aire, coll. Babel, n°211, 1996, 519 p. Les renvois à cette édition se feront désormais au moyen de l'abréviation *OMC*.

⁷ Voir l'annexe 1, rédigée par Hélène Heckmann, légataire littéraire d'Amadou Hampâté Bâ, dans *OMC*, p. 509-516.

entre des milieux contraires, à l'image de clivages énonciatifs nichés au cœur de la narration. Mais celle-ci s'inscrit également dans des dynamiques historiques changeantes où l'enjeu, pour Amkoullél⁸, est de se ménager une place digne de ses origines sociales, contre les aléas du destin. Les voyages proposés dans les mémoires aboutissent enfin à la naissance d'un écrivain postcolonial, qui légitime sa posture⁹ par des références à la parole et à la spiritualité.

« Décidément, ce voyage se révélait riche de surprises et d'enseignements » (OMC, p. 55) : des origines nomades aux oscillations de l'intermédiaire colonial

L'image du cheminement, en général indissociable de descriptions de la nature, revient en permanence dans les mémoires, notamment du fait des pérégrinations concrètes d'Amkoullél, contraint de se déplacer d'un lieu à l'autre en raison de son environnement familial, scolaire, puis professionnel. Ces allées et venues du personnage, tantôt encore bébé, porté sur le dos d'une servante, tantôt à pied, à cheval, en pirogue, en chaland, en train, avec ou sans convoi, en vêtements traditionnels ou arborant un costume d'administrateur colonial, prennent toujours place sur le sol africain. Hampâté Bâ ne quitta en effet celui-ci pour la première fois qu'à plus de cinquante ans, alors qu'il était déjà, selon ses propres mots, une « bouteille pleine »¹⁰. C'est au contraire « comptant tout juste quarante et un jours de présence en ce monde », couché dans unealebasse placée sur la tête de Niélé, sa « servante-mère », que le petit Amkoullél commence « à voyager » : « Et depuis, je n'ai jamais cessé, tout au moins jusqu'à ce que la fatigue et le grand âge m'obligent enfin, vers 1982, à rester tranquille » (AEP, p. 68).

Ces mouvements incessants, auxquels s'ajoutent ou se substituent fréquemment des scènes de départs et d'arrivées, sont la plupart du temps décrits avec un luxe de détails. Loin de constituer de simples

⁸ Le prénom Amkoullél désigne ici le personnage principal des mémoires (il s'agit du surnom, dans le récit, de l'enfant, qui donne son titre au premier tome). Le terme de « narrateur » est privilégié pour les remarques techniques sur l'énonciation.

⁹ Sur ce concept dans ce contexte, voir : AGGARWAL (Kusum) & AZARIAN (Viviane), « La théorie postcoloniale à l'épreuve de la littérature africaine francophone : réflexions générales et lecture de l'œuvre auto-bio-graphique d'Amadou Hampâté Bâ », dans MANGEON (Anthony), dir., *Postures postcoloniales. Domaines africains et antillais*. Paris : Karthala ; Montpellier : MSH-M., 2012, 322 p. ; p. 31-64. (NdlR)

¹⁰ MAGNIER (Bernard), dir., *Sur les traces d'Amkoullél, l'enfant peul*. Arles : Actes Sud, coll. Afriques, 1998, 188 p. ; p. 148.

lieux de transitions entre deux épisodes, ils sont bien des topiques signifiants en tant que tels, qui structurent l'économie interne du texte dans son ensemble. Ainsi, comme souvent dans les mémoires, la mobilité d'Amkoullél trouve son origine dans les mouvements historiques des deux lignées prestigieuses dont il est issu par son père et sa mère, les Peuls du Macina et les Toucouleurs. Si ces deux peuples, dont l'histoire est longuement retracée dans l'*incipit* des mémoires, ont tous deux comme foyer originel le Fouta Toro, et en partage une même langue et une même religion, ils sont aussi des nomades, rompus aux déplacements, pour des motifs guerriers ou pastoraux (*AEP*, p. 20-25). Ce choix initial est justifié par l'auto-identification du mémorialiste comme « vieil Africain », et par la référence au salut par le nom du clan, deux éléments qui succèdent à cette toute première phrase : « En Afrique traditionnelle, l'individu est inséparable de sa lignée, qui continue de vivre à travers lui et dont il n'est que le prolongement » (*AEP*, p. 19). La situation continentale et temporelle du lieu d'énonciation impose de redéfinir, avec pédagogie, les modalités de la parole autobiographique, en insistant sur le lien entre histoire et Histoire, lien traditionnellement étroit dans le genre des mémoires tel qu'il s'est forgé en France. En écho, la fin du deuxième tome voit Amkoullél cheminer vaillamment vers Bamako, accompagné de la famille qu'il a lui-même fondée, ce qui offre une image de la succession de générations de Peuls, « partout présents, mais domiciliés nulle part » (*AEP*, p. 22).

Un tel jalon fait aussi la transition entre les deux volumes des mémoires. Un départ de Bandiagara en pirogue à la fin du premier tome conduit Amkoullél à son arrivée à Djenné au début du deuxième, suivie d'une série d'étapes détaillées, qui constituent autant d'occasions d'enchaîner de nouveaux récits, à travers des rencontres symboliques riches en découvertes (par exemple *OMC*, p. 55). À l'orée de ce voyage, la scène dramatisée de la séparation d'avec Kadidja, sa mère, est aussi, par métonymie, un adieu à l'enfance, puisque notre héros rejoint alors son premier poste dans l'administration :

Je me tournai vers l'avant. La proue de l'embarcation fendait en deux les eaux soyeuses et limpides du vieux fleuve dont le courant nous portait, comme pour m'entraîner plus vite vers le monde inconnu qui m'attendait, vers la grande aventure de ma vie d'homme (*AEP*, p. 518).

Grammaticalement, la première personne est ici sujet puis objet, ce qui donne un rôle conjointement actif et passif au personnage, qui

endure son destin. Ces épisodes de cheminement donnent en effet alternativement à voir un personnage tourné vers son futur avec confiance, dans une posture conquérante, ou un être passif, ballotté par des événements contre lesquels il ne peut rien, « tel un tesson dealebasse emporté par le fleuve » (*AEP*, p. 33). L'image naturelle du fleuve, mis pour le destin, calme ou impétueux, n'exclut pas cependant, on le voit, toute possibilité d'action.

Outre ce premier clivage, l'énonciation des mémoires, complexe, oscille aussi d'une page à l'autre du « je » au « nous », en passant par le mode impersonnel de l'exposé didactique ou de la réflexion philosophique. Un « nous » regroupe parfois Amkoullél et les colonisés ou « Noirs-Noirs », sensibles à l'humour proféré en peul ou en bambara, toujours prêts à se moquer des toubabs ou des assimilés. Ailleurs cependant, il se décrit lui-même franchement, à l'aide de la première personne du singulier ou du pluriel, comme un « Blanc-Noir », intermédiaire colonial fier de porter les insignes de sa fonction (*OMC*, p. 187-191). Respectueux tantôt des traditions de son milieu d'origine, tantôt des règles en vigueur chez les Blancs, Amkoullél ne cesse en ce sens d'alterner les attitudes. Tel qu'il se met bien des fois en scène, il accepte de négocier avec le pouvoir en place, voire de flatter le colonisateur avec un certain aplomb, visible par exemple dans l'épisode de son recrutement scolaire (*AEP*, p. 326-328). Cette scène picaresque dit l'habileté du jeune homme à traverser sans encombre différents milieux sociaux et à y faire reconnaître sa valeur. Débrouillard, le jeune homme semble ainsi toujours capable de tirer son épingle du jeu en jouant l'intermédiaire entre les colons et les colonisés. C'est le cas lors du voyage de mille kilomètres qu'un gouverneur lui impose de faire à pied. Il trouve divers soutiens tout le long de son chemin, à travers l'autorité que lui confère son costume colonial, ses origines nobles, ou sa position improvisée de médiateur entre des militaires français et des villageois. N'ayant finalement parcouru que deux cents kilomètres à pied, apprécié de tous côtés, il en conclut ainsi qu'il ne « [s']en tir[e] pas si mal » (*OMC*, p. 90).

De même qu'il se laisse aller à de telles oscillations de court terme, le jeune Amkoullél se livre aussi durant toute sa jeunesse à des allers et retours constants entre son milieu originel de socialisation, d'une part, l'école et l'administration coloniales, d'autre part. Ces mouvements épousent le déchirement avoué qu'il ressent entre la soumission à la volonté qu'avait sa mère Kadidja de le voir évoluer en conformité avec les valeurs peules et musulmanes, et son ambition personnelle face aux promesses des colons. Ces tendances

contraires expliquent des rebellions temporaires qu'il mène avec une assurance stratégique. Son certificat d'études en poche, il décide par exemple d'une véritable « fugue » depuis Djenné où il est scolarisé, jusque chez sa mère, de peur de devoir poursuivre l'école ou d'être envoyé loin de chez lui. N'ayant, alors, plus goût aux études, il désire, par nostalgie, retourner vivre avec les siens ; mais un désir contraire, deux ans plus tard, de revêtir à nouveau les insignes coloniaux le fera se réengager dans l'école, et repasser une deuxième fois son certificat. Il organise ce voyage de manière très pragmatique, en trouvant comme accompagnateur l'un de ses instituteurs indigènes, M. M'Bodje, doté d'un « superbe casque colonial » lui permettant d'« être pris pour un agent de l'administration coloniale ayant le droit de manger, de boire et de se loger à merci chez l'habitant » (*AEP*, p. 398). Au fil de ce voyage, n'ayant plus suffisamment d'argent en poche, c'est en prétendant qu'il a été volé et en chantant *Les Trois couleurs* que le jeune Amkoullé parvient à attirer la sympathie du commissaire de bord et d'un vieil adjudant raciste, qui lui offre alors tous les honneurs, ce qui fait dire au narrateur que « même au fond d'une brute il peut y avoir une étincelle de bonté, et il ne faut jamais désespérer de l'homme » (*AEP*, p. 413). Des années plus tard, il gardera un « souvenir très flatteur » de ces « circonstances exceptionnelles » (*OMC*, p. 87).

De telles scènes sont également travaillées par l'empathie affectueuse et la distance ironique du narrateur envers ce jeune héros picaresque, dont la vie, faite de hauts et de bas, ne l'empêche cependant pas d'être toujours certain que le destin lui sera favorable. Les références à une nature complice ou contraignante au fil de ces déplacements s'accompagnent donc de la représentation d'un personnage apte à se sortir des situations parfois difficiles.

Un héros de l'élite sociale qui cherche à maintenir son rang

La posture quasiment héroïque d'Amkoullé s'engageant dans la voie de l'administration coloniale peut être cependant lue, aux antipodes du schéma du roman picaresque, comme une manière d'assurer la position sociale prestigieuse de sa famille. En effet, le narrateur des mémoires trahit à plusieurs reprises son respect des castes en vigueur dans sa société d'origine, et son attachement « naturel »¹¹ à l'ordre établi, quel qu'il soit. Enfant, Amkoullé est ainsi

¹¹ Perceptible dans de discrètes remarques dans le discours intérieur d'Amkoullé, qui distingue précisément son appartenance sociale de celle des autres castes : « Or, par nature, j'ai horreur des cris de louange des griots » (*OMC*, p. 40).

d'emblée choisi comme chef de l'association de sa classe d'âge, ce qu'il explique notamment par son statut social hérité : « Il n'y avait là rien de surprenant, tous les membres de ma famille étant ou ayant été chefs d'association [...] ce qui, à l'époque, leur donnait un assez grand pouvoir » (*AEP*, p. 243). Cette caractéristique pourrait renouer avec l'origine des mémoires en langue française, réservés aux personnes de haute extraction sociale avant le XIX^e siècle. Lié à l'histoire, ce genre littéraire, apanage de la noblesse et de l'aristocratie dans l'Antiquité et le Moyen Âge, ne s'est en effet démocratisé en France qu'au XIX^e siècle¹². Il se voit cependant ici aussi retravaillé par la référence à la pratique du récit de vie oral, ancienne en Afrique de l'Ouest, qui permet dans ce cas précis d'entretenir la mémoire prestigieuse de la famille d'origine d'Amkoullé.

L'attitude récurrente de conquête, évoquée ci-dessus, prend alors un sens symbolique : celle d'une noblesse sociale, qui, de légitime qu'elle était, prend la forme de l'ambition du fait des bouleversements historiques¹³. Contre le « tesson dealebasse » ballotté par les événements, la position d'Amkoullé à la « proue de l'embarcation » offre une image de sa détermination à maintenir son rang. La traversée d'une rive (une société précoloniale) à l'autre (une société postcoloniale), doit en effet lui assurer un statut conforme à la grandeur de ses origines, ce qui n'a plus rien d'évident dans une conjoncture où les repères traditionnels s'émoussent en partie. Le clivage de l'énonciation, l'usage de la concession et l'alternance des types de discours sont autant d'ingrédients textuels qui révèlent en ce sens fréquemment l'ambivalence du narrateur lui-même face aux négociations qui lui sont imposées. La posture de représentant d'une élite sociale qu'il endosse, à la croisée d'une solide socialisation peule et musulmane, d'une part, et d'une culture française assimilatrice, d'autre part, laisse percer, de temps à autres, les déchirements du personnage (voir par exemple : *AEP*, p. 417, 502-505), déjà

¹² DIAZ (Brigitte), « "L'Histoire en personne". Mémoires et autobiographie dans la première partie du XIX^e siècle : le récit de vie et l'Histoire », *Elseneur*, n°17 (*Se raconter, témoigner*), septembre 2001, p. 125-142. Malgré son apparente disqualification, au siècle suivant, par le développement du genre autobiographique et la suspicion de la discipline historique, le genre a perduré en se diversifiant comme le montre Jean-Louis Jeannelle (*Écrire ses mémoires au XX^e siècle. Déclin et renouveau*. Paris : Gallimard, coll. Bibliothèque des idées, 2008, 432 p.).

¹³ Pour une lecture sociologique comparable des métaphores spatiales, dans un tout autre contexte, voir : MEMMI (Dominique), « Les déplacés. Travail sur soi et ascension sociale : la promotion littéraire de Jules Romains », *Genèses*, vol. 24, n°1, 1996, p. 57-80.

présents à travers son appartenance à deux lignées opposées par l'histoire africaine.

Ainsi, les métaphores spatiales sont également présentes en-dehors des scènes de déplacements proprement dites, et souvent pour signifier la position occupée dans la société. Les membres de la famille d'Amkoullél sont du reste experts en déclassements temporaires, qui les voient épouser une déchéance momentanée pour ne pas renoncer aux valeurs de leur milieu d'origine, lesquelles finissent généralement par se voir reconnues. Lorsque Tidjani, le beau-père d'Amkoullél, est injustement condamné par les colonisateurs à « trois années de prison, dont une de réclusion totale » (*AEP*, p. 130), il se retrouve, après une « longue marche » (p. 135), un « long et éprouvant voyage » (p. 140) qui le met « à la merci des intempéries et des fauves » (p. 136), enfermé à Bougouni dans un « cachot étroit, hérissé de pointes, pratiqué dans une sorte de cave profonde, humide et privée de lumière », où « on leur descendait leur nourriture au moyen d'un seau muni d'une longue corde, un autre seau servant à vidanger les lieux » (*AEP*, p. 140). Comme pour Pâté Poullô, grand-père d'Amkoullél, seul rescapé du massacre des Peuls du Macina, contraint de déchoir socialement afin de rester vivant en devenant captif d'un boucher, ce déclin n'est qu'épisodique. Avec l'aide d'un sympathique commandant français et de son épouse Kadidja, il verra en effet ses conditions de détention adoucies avant d'être libéré et de recouvrer une position sociale enviable, plus conforme à celle de ses origines.

De tels mouvements verticaux, qui trahissent des dynamiques sociales, caractérisent également l'existence d'Amkoullél. C'est le cas dans l'épisode qui détermine son retour à l'école des Blancs, après sa fugue de Djenné, qui l'en a éloigné pendant deux ans, son certificat d'études pourtant en poche. C'est une scène de rencontre, où tout se joue dans la vision comme on le verra, qui le décide à y retourner. Ayant retrouvé son milieu d'origine, le jeune Amkoullél partage alors son temps entre des apprentissages dans le milieu familial, où se transmettent les compétences de tailleur-brodeur et de cavalier, des activités avec les camarades de sa classe d'âge (il fait notamment le boy bénévole « récurer d'assiettes » dans des familles blanches), et des initiatives plus originales mettant en valeur les savoirs appris à l'école des Blancs (il devient ainsi écrivain public pour les femmes de tirailleurs). La scène a lieu à Bandiagara : Amkoullél rencontre par hasard à la gare un ancien rival d'école, Yagama Tembély, « revêtu de la superbe tenue des normaliens de Gorée » :

Il abordait un complet de drap bleu marine orné d'écussons et de boutons dorés, et portait fièrement une casquette agrémentée d'un insigne en forme d'abeille dorée. Luxe rare, il était chaussé de souliers, en vrai cuir, lacés jusqu'aux chevilles. « Comment ! me dis-je en moi-même, ton ancien camarade de Bandiagara étudie à l'École normale, il est habillé presque comme un sous-officier, et toi tu restes là, à perdre ton temps et à faire le petit boy des femmes à tirailleurs ? » Ce fut comme un choc. Le désir de retourner à l'école m'envahit d'un seul coup (*AEP*, p. 444-445).

Le lexique de l'éblouissement et du saisissement mobilisé dans ce passage, comme la précision des détails et des couleurs, signalent une attirance vis-à-vis d'un autre jeune homme qui occupe une position supérieure dans la trajectoire sociale convoitée. À travers ces signes extérieurs de richesse – les dorures, le costume quasi-militaire, qui fait de l'adolescent le représentant d'un ordre qui le dépasse –, se dit la grandeur sociale qui suscite des considérations stratégiques de la part d'Amkoullél. Cette conscience aiguë des écarts sociaux, à travers d'évidentes sensations, notamment visuelles, se dénoue en un désir mimétique de reprendre la voie de la scolarisation coloniale. L'enfant retourne, de ce fait, avec l'aval de son beau-père, à l'école primaire de Kati, bien qu'il ait déjà obtenu son certificat d'études : « C'était le prix à payer pour ma fugue... », ajoute le narrateur ; il précise ainsi le coût de cette régression momentanée qui lui permettra ensuite de « remonter » plus haut. Amkoullél ne tarde pas, en effet, à se classer premier : « L'image de Yamaga me hantait. Je voulais devenir normalien comme lui ». L'écriture devient là un lieu de réflexivité à propos d'une trajectoire sociale heurtée et des sentiments qu'elle a pu susciter.

Mais les évolutions qui accompagnent ce parcours d'« élévation » sont aussi sociales que spirituelles. Les découvertes personnelles et les enseignements de Tierno Bokar amènent le narrateur en effet à la certitude d'une élection d'ordre mystique, annoncée et éprouvée à plusieurs reprises dans les mémoires. Si l'écrivain, qui n'a pas fait de longues études, ne connaissait pas suffisamment l'arabe pour lire les textes fondamentaux dans cette langue¹⁴, il devient néanmoins, en suivant cet itinéraire, un membre de l'élite culturelle et religieuse, ce qui n'est pas sans lien avec sa prise de parole littéraire.

¹⁴ BRENNER (Louis), « Becoming Muslim in Soudan français », dans ROBINSON (David) et TRIAUD (Jean-Louis), éd., *Le Temps des marabouts. Itinéraires et stratégies islamiques en Afrique occidentale française, v. 1880-1960*. Paris : Karthala, coll. Hommes et sociétés, 1997, 583 p. ; p. 478.

La culture traditionnelle et l'élévation spirituelle comme conditions de la démarche littéraire

Le parcours religieux d'Amkoullé est évoqué par de nouvelles images spatiales, engageant un au-delà et un en-deçà du terrestre. Ce trajet se poursuit parallèlement à sa socialisation coloniale, d'une manière parfois heurtée, faisant alterner les découvertes personnelles et l'enseignement de son maître Tierno Bokar, resté à Bandiagara. À l'âge de vingt-deux ans, un soir d'orage, dans une atmosphère apocalyptique où les éléments naturels se déchaînent, une « illumination » met Amkoullé en état de choc : un « éclair éblouissant » vient physiquement éclairer jusqu'à l'intérieur de son habitation, sans qu'il soit lui-même frappé par la foudre. Cette lumière soudaine lui donne, par son intensité, « l'impression de contempler le fond de l'abîme céleste », puis amène le souvenir vivace des conseils prodigués par Tierno Bokar, qui suscitent une introspection. « Quelle force peut donc ainsi, par un simple éclair, illuminer le ciel, traverser le toit et venir me chercher jusque sur mon lit pour ouvrir mon cœur ? », s'interroge le narrateur en usant du présent de narration pour rendre cette scène, très visuelle et sonore, encore plus présente. Cosmique, elle établit une correspondance entre l'environnement extérieur, notamment la verticalité transcendante de cet éclair, et le for intérieur du personnage, jusqu'aux contours intimes de son cœur, qui s'en trouve métamorphosé. Cet événement qu'Amkoullé ressent comme lui étant « personnellement adressé » occasionne une « vraie conversion » qui le persuade en effet de reprendre, longtemps après ses premières études coraniques, une vie de vrai musulman : « Je vis ce qu'était devenue ma vie et j'eus honte de moi-même. Je constatai mon erreur avec lucidité et me condamnai sans faiblesse » (*OMC*, p. 132-133). Il vit dès lors un temps en ascète, entre « [s]on travail, [s]es études, [s]es prières, et [s]es méditations », et reprend une correspondance suivie avec Tierno Bokar. En 1933, en congé de sa carrière administrative, il passe six mois en compagnie de ce dernier, qui fait de lui son héritier spirituel en le coiffant d'un « bonnet béni » (*OMC*, p. 449).

De telles étapes occupent une place importante dans les mémoires, de même qu'elles avaient déjà motivé l'écriture avec Marcel Cardaire, puis la republication, d'un premier ouvrage consacré à *Tierno Bokar, le sage de Bandiagara*¹⁵. Des années plus tard, la relance

¹⁵ BÂ (A.H.) et CARDAIRE (Marcel), *Tierno Bokar, le sage de Bandiagara*. Paris : Présence africaine, 1957, 124 p., ill.

de cette publication, sous son nom propre et avec un nouveau titre : *Vie et enseignement de Tierno Bokar*¹⁶, participe d'un accès progressif à une parole indépendante, comme le remarquent Alain Ricard et Kusum Aggarwal¹⁷. Hampâté Bâ prend soin de signaler, dans l'avant-propos de l'ouvrage entièrement refondu en 1980, que Cardaire avait commis quelques erreurs « bien compréhensibles si l'on pense à la complexité des événements rapportés »¹⁸. De manière révélatrice, la transmission de cet enseignement est l'un des objectifs majeurs que le narrateur, à la fin du deuxième tome de ses mémoires, assigne à son écriture et à son existence nomade :

Avançant sur cette route qui me menait à Bamako, je ne m'imaginai guère qu'un jour, beaucoup plus tard, d'autres routes me mèneraient sous d'autres cieux, en Afrique d'abord, puis en Europe et à travers le monde, et que j'aurais à y faire connaître, oralement ou par écrit, les paroles de mon père Tierno Bokar, l'humble marabout de Bandiagara. En attendant, j'étais sûr d'une chose : c'est que sa présence ne me quitterait plus jamais (*OMC*, p. 508).

Cette transmission est donc l'une des préoccupations premières de la mise en circulation de cette expérience biographique par l'écriture. Il s'agit aussi, implicitement, de réhabiliter la mémoire de ce maître qui, du fait de la persécution des Hamallistes par les colons, mourut emprisonné en France pendant la Seconde Guerre mondiale. Si la mise en scène de la naissance d'Amadou Hampâté Bâ comme auteur, évoquée dans cette citation, reste discrète au sein des mémoires, elle est surtout associée à deux missions plus importantes. Outre la restitution de l'héritage spirituel, indissociable de l'écriture de poésies mystiques en peul dès sa jeunesse, à laquelle il n'est fait qu'une courte allusion (*OMC*, p. 139-140), il s'agit aussi de faire connaître les récits et la culture des traditionalistes, comme l'indique le choix du titre du premier tome des mémoires. *Amkoullel, l'enfant peul* est en effet un hommage au personnage de Koullel, griot qui officiait dans la maison familiale. Ce maître de la parole, dit « à l'origine de [s]a vocation » (*OMC*, p. 58), avait été

¹⁶ BÂ (A.H.), *Vie et enseignement de Tierno Bokar. Le sage de Bandiagara*. Paris : Seuil, coll. Points / Sagesse, n°23, 1980, 254 p.

¹⁷ RICARD (Alain), « La réappropriation de la signature : brèves réflexions sur l'œuvre d'Amadou Hampâté Bâ », *Nouvelles du Sud*, vol. 6-7, 1987, p. 203-206 ; AGGARWAL (Kusum), *Amadou Hampâté Bâ et l'africanisme. De la recherche anthropologique à l'exercice de la fonction auctoriale*. Paris / Montréal : L'Harmattan, coll. Sociétés africaines et diaspora, 1999, 263 p.

¹⁸ BÂ (A.H.), *Vie et enseignement de Tierno Bokar*, *op. cit.*, p. 9.

alors désigné comme l'un des pères d'Amkoullel, surnom qui signifie précisément « petit Koullel ».

Pour mieux comprendre cette double affiliation, on peut revenir au voyage vers Ouagadougou dont le jeune héros, qui doit assumer un nouveau déclin social en rejoignant son poste d'« écrivain temporaire à titre essentiellement précaire et révocable (on ne pouvait vraiment rien trouver de plus bas dans l'échelle administrative) » (*AEP*, p. 503), profite notamment pour retrouver le milieu de son enfance. La séparation d'avec Kadidja se voit symboliquement redoublée par une scène d'adieu à Koullel, sur le point de mourir, suivie d'une rencontre décisive avec son maître spirituel Tierno Bokar. Or ces deux personnages incitent tour à tour le jeune héros à poursuivre sa route avec confiance (*OMC*, p. 64 et 83). Après ces deux visites, celui-ci constate ainsi, entremêlant les motifs de la route et de la vie :

Jusqu'alors, j'avais voyagé en terrain de connaissance ; chaque pouce de chemin parcouru évoquait le souvenir des expériences, heureuses ou dramatiques, qui avaient façonné mon enfance ou mon adolescence. À partir de maintenant, je tourne le dos au pays natal pour m'enfoncer vers le sud-ouest, vers un pays inconnu où m'attend, loin des miens, une carrière incertaine (*OMC*, p. 85).

Plus largement, l'acte d'écrire, décisif dans cette « carrière incertaine », est associé aux déplacements du jeune administrateur colonial sur les routes africaines. Amkoullel fait de la sorte allusion à ses malles de papiers qui l'accompagnent sans cesse dans ses voyages et ses tournées sur le terrain, à la recherche des traditions orales. Il évoque notamment l'existence de son journal, tenu à partir de l'âge de vingt-deux ans, en français, en peul et en bambara, sans que l'on ne sache jamais vraiment s'il a été mobilisé (et en ce cas, comment) dans la rédaction des mémoires. Ce « grand registre », « sorte de journal de route ou "état de voyage" » (*OMC*, p. 34), doit d'abord servir au recueil des traditions orales ; mais il permet aussi à Amkoullel de transcrire, selon ses propres mots, « tous les récits qu'[il] entendai[t] », puis « tout ce qu'[il] recueillai[t] au hasard des rencontres » (*OMC*, p. 35). Ces glissements sémantiques font de ce cahier le meilleur compagnon du héros dans ses aventures, puis dans son accession progressive à la signature individuelle. Symboliquement, ces mouvements horizontaux, du corps sur la route à la main sur le papier, légitimement, au sein des mémoires, la démarche littéraire. Ils sont le pendant terrestre de l'inspiration divine qui saisit

Amkoulel, « transporté dans un monde indescriptible, comme au cœur des espaces célestes » (*OMC*, p. 139), lors de ses compositions de poésie.

*

Lieux de réflexivité, les mémoires d'Hampâté Bâ retraduisent donc les affects d'un homme passé d'un statut social et spirituel à un autre, comme d'une conjoncture politique et historique à une autre, moyennant une série de déplacements tant géographiques que symboliques. Les allées et venues incessantes d'Amkoulel lui permettent de progresser sur son chemin de vie, mais aussi de maintenir la position de sa famille malgré les sollicitations sociales divergentes qui s'offrent à lui. Elles ne prennent cependant tout leur sens qu'à travers un parcours d'initiation, culturelle et spirituelle, proprement africain. C'est en effet la volonté de diffuser un double enseignement, celui des traditionalistes et celui de Tierno Bokar, qui fonde la démarche d'écriture en français, destinée à faire circuler les valeurs et les imaginaires du « sud » vers un public de langue française, en particulier situé au « nord », si l'on en croit le paratexte et les adresses au lecteur que contiennent les mémoires.

Horizontale et/ou verticale, la mobilité y remplit donc des fonctions essentielles. Outre qu'elle offre un cadre structurant pour scander la narration en réactivant l'image traditionnelle du chemin de vie, elle retraduit aussi les hauts et les bas de la carrière matérielle d'Amkoulel, comme de son itinéraire mystique, qui la transcende. Cette place décisive prise par le déplacement pourrait aller, *in fine*, jusqu'à déterminer la profonde singularité de ce texte par rapport à la plupart des autobiographies, ainsi que celle de la posture de mémorialiste africain que se forge, à travers lui, Amadou Hampâté Bâ.

■ Claire DUCOURNAU ¹⁹

¹⁹ CESSP, Centre européen de sociologie et de science politique, EHESS, Paris.